

RAJA ALEM

Khâtem

Une enfant d'Arabie

*roman traduit de l'arabe (Arabie saoudite)
par Luc Barbulesco*

Sindbad



Pierre Bernard, fondateur

A hauteur du vingtième coude que fait le chemin montant sur la montagne, sente étroite entrecoupée de marches aux arêtes aplaties, se tenait la grande maison, la demeure de Nassib, sise sur le mont Hindi, dont la présence massive occupe le cœur de La Mecque. Le faite de cette demeure s'encadrait à l'horizon occidental de la ville, et rivalisait avec la citadelle turque pour faire écran aux couchants et se dresser vers les étoiles. Personne ne pouvait s'empêcher, passant devant la maison, de lever les yeux vers ses terrasses qui semblaient, avec les soldats de pierre qui en gardaient les bords, pénétrer profondément l'horizon. C'était devenu une opinion commune de la considérer comme la plus haute de celles qui étaient bâties sur la montagne, et peut-être même de toute La Mecque, si l'on prenait en considération les fondations rocheuses qui l'exhaussaient, et faisaient d'elle le point de mire des habitants de la montagne, et aussi de ceux qui tournaient là leurs regards à partir des autres quartiers de la ville.

Il était malaisé de supputer l'époque de sa construction, et tout autant de remonter l'arbre généalogique de Nassib jusqu'au moment de la première installation de la famille... Mais lorsque les habitants de la montagne eurent pris conscience de la présence de cette maison, elle se trouvait occupée par le cheikh Nassib

al-Khamsini et ses cinq gendres... cinq gendres, mais personne pour perpétuer le nom de Nassib. Tous les garçons avaient péri dans les guerres que se livraient continuellement les princes entre eux, dans cette ville nichée au sein des montagnes.

Pour tous ceux qui, nés dans cette demeure ou venus y vivre, s'étaient habitués à la hauteur de l'édifice, il restait un sentiment de curiosité vis-à-vis des portes et serrures. Une chose était certaine, la maison de Nassib était une maison à secrets, et ces secrets se trouvaient matérialisés par des clés. Chaque étage avait sa clé, une grosse clé, que l'on remettait à chacune des filles, et le septième étage était réservé au fils encore à naître. La clé se trouvait accrochée à l'horizontale sur le chambranle de la porte, dans l'attente de son futur propriétaire. Le premier étage, de son côté, n'avait pas de clé, car il était réservé aux réceptions du cheikh Nassib, et pour cette raison, largement ouvert sur l'extérieur. Soukayna, la mère des enfants du cheikh, logeait au huitième étage, plus vaste que les autres niveaux, car il se prolongeait par des terrasses et ouvrait sur le toit, en plein ciel... Ce qui fait que le vaste appartement ne s'abritait pas derrière la cloison d'une porte fermée, ni ne demandait l'entremise d'une clé. C'est sur ces terrasses et leurs espaces couverts ou découverts que se réunissaient tous les enfants de Nassib.

L'histoire de cette maison aura, peut-être, commencé par une porte, installée après les autres tout au bout d'un corridor, assez loin du cœur même de l'édifice. Longtemps, elle était restée fermée, mais sans clé, on l'avait oubliée, et elle s'était entrouverte sans que personne s'en aperçût, et voilà que, par trois marches creusées dans le flanc de la montagne, cette ouverture donnait sur des pièces en sous-sol, des caves, et une salle plus vaste abritant une étable, toutes ces pièces souterraines habitées par des hommes et des animaux ; certaines étaient en quelque sorte réservées pour les pauvres, on y trouvait des familles migrantes installées là, pour un an ou davantage, à proximité immédiate du Sanctuaire (le Haram). Pendant des années, ces pièces avaient été occupées par une famille de Bantous de la montagne de Kibo. Le père était venu avec son épouse et son fils, afin d'apprendre

les sciences religieuses auprès des imams de l'école hanéfite. Quant aux pièces voûtées, elles étaient occupées par des esclaves.

Personne ne s'était donc aperçu de l'entrebâillement de la porte du corridor, si ce n'est que, par un frémissement à la surface du bassin central du premier étage, cette ouverture s'était manifestée, trop discrètement pour que l'on y prêtât attention, et ce malgré le fait que ce bassin, situé au milieu de la salle de réception, faisait l'admiration des visiteurs. Rares étaient en effet les demeures de La Mecque où l'on pouvait faire monter l'eau dans les étages. Le bassin présentait aux regards une surface scintillante de vif-argent, qui captivait les hôtes du cheikh Nassib, et les éblouissait. Au-dessous, les résidents temporaires, dans toute leur diversité de langues et de couleurs, écoutaient ce frémissement de l'eau, et tâchaient d'y lire l'avenir. Toutes les guerres avaient commencé par des friselis à la surface légèrement troublée du bassin. Toutes les guerres commençaient aussi par troubler la vie des résidents du souterrain, car les sergents recruteurs y descendaient alors pour se saisir des hommes et les envoyer à la mort. Mais le cheikh Nassib avait mis fin à ces descentes lorsqu'il avait installé ses serviteurs dans les salles voûtées du sous-sol, auxquelles on avait accès, par ces trois marches du fond du corridor, d'un côté, et de l'autre côté, par des portes engagées dans le mur, à l'entrée de la cour poussiéreuse qui bordait la demeure par-derrière. Cette cour, et les étables qui s'y trouvaient, était à son tour fermée au nord par la muraille que faisait la paroi rocheuse de la montagne ; ce qui permettait aux hommes et aux chevaux de s'enfuir par là, en cas de besoin. Ceux-là se trouvaient fort bien dans la grande demeure et ne songeaient à rien moins qu'à la fuite. Il ne restait d'ailleurs que deux esclaves, Shara et Faraj, son mari, avec leur jeune enfant, un garçon que le cheikh avait affranchi à la naissance, et qu'il avait adopté. Faraj alors s'était empressé d'en accepter l'augure, et lui avait donné le nom de Sanad (soutien). Le cheikh avait à son tour reconnu cette consécration, et désormais il présentait ainsi l'enfant, avec une fierté qui confinait à l'attente d'une sorte de salut : "Voici mon soutien..."

Il se montrait avec lui d'une grande générosité, exactement comme s'il eût été son fils, et dès que le "soutien du cheikh" eut atteint cinq ans, celui-ci l'envoya au Sanctuaire, afin qu'il y étudiat les sciences coraniques.

A la naissance de Sanad, on avait envoyé des missions en quête d'une lignée par laquelle il pût se rattacher à l'arbre généalogique de la famille du cheikh Nassib. Il n'y avait que le lait qui pût créer ce lien, et comme Sukayna n'était pas allaitante alors, on se mit à la recherche d'un sein humide parmi les proches parentes du cheikh. Cette recherche mena jusqu'à sa sœur Zeyn, seule espérance réelle, qui résidait à Médine.

Toutefois, cette quête d'un sein humide devait s'accomplir sans délai, tout retard faisant peser le risque d'une maladie ou d'une cessation soudaine de lactation, chez la jeune accouchée, ce qui eût fermé la porte à tout espoir d'adoption de Sanad par le cheikh, lequel, à peine connue la nouvelle de la mise au monde de son fils Mohsen par Zeyn, avait senti son cœur s'embraser à l'idée de pouvoir enfin réaliser son vœu d'adopter l'enfant. Entre les deux nourrissons, il n'y avait qu'une différence d'un mois, le fils de Zeyn étant l'aîné. C'est pourquoi le cheikh Nassib se hâta de rejoindre cette fontaine de lait, jaillissant à Médine...

Dès que la nouvelle fut connue, toutes les femmes du quartier vinrent en cortège à la grande maison, avec des présents et des ex-voto, certaines se contentaient de demander la lecture de la *Fâtiha* dans l'enceinte de la maison du Prophète, l'une d'entre elles mit dans la main de Sukayna un riyal d'argent, pour la distribution de soixante galettes aux pauvres de Médine, en mémoire de sa mère, une autre lui donna trois riyals, pour le sacrifice de trois béliers au bénéfice de ceux qui habitent à côté du tombeau du Prophète, une autre encore lui demandait de donner pour elle des vêtements aux sacristains. Tout cela, ex-voto, dons pour les pauvres, demandes de prières, Sukayna recevait tout, cependant que les chants des dévots retentissaient, et semblaient porter

la maison sur leurs ailes, au long de ces trois jours qui précédèrent le départ.

Cette fièvre collective devait rester gravée dans la mémoire du jeune enfant. Des ânes au pelage teint de henné s'étaient mis en rang à l'aube, sous les fenêtres, et les riches litières à deux auvents attiraient les regards furtifs, derrière les fenêtres fermées, aux maisons de la montagne. Une litière avait été réservée à Shara, toute de lin vêtue, précédée des litières de Sukayna et de ses filles.

Au moment du départ, les pleurs et les cris de joie retentirent dans la foule qui se pressait en cercle autour de la demeure du cheikh Nassib, les prières se mêlaient aux fumées d'encens, et les longs manteaux noirs des femmes aux turbans immaculés des hommes, pour prendre congé de ceux qui partaient ; les enfants poussaient des cris en passant entre les pattes des montures, chacun eût voulu accompagner ceux qui avaient le bonheur de se rendre là-bas, à ce coin de paradis situé entre la mosquée de Médine et le tombeau du Prophète. Tous les cœurs des habitants de la montagne battaient à l'unisson de ceux qui partaient. Les chameaux ronflaient d'impatience, désireux de quitter au plus vite cette bousculade et de s'embarquer sur la mer de sable, leurs guides s'empressaient de resserrer leurs freins, cependant que les ânes, trotinant avec légèreté, manifestaient par leur regard le plaisir qu'ils prenaient à toute cette liesse ; ces patients animaux se prêtaient volontiers à tous les rituels imposés pendant ce genre de festivités : le départ à l'aube, la teinture au henné, les pompons accrochés sur la nuque, la musique assourdissante... Ils oscillaient, sous leurs ornements, avec une certaine retenue, regardant les passants de leurs grands yeux largement ouverts, cependant que les chameaux dressaient la tête, d'un air dédaigneux, pliant l'échine pour permettre aux voyageurs de monter sur les litières, les yeux cachés derrière la protection de leur fourrure, dans l'attente des vents de sable...

Les dévots accompagnèrent de leurs chants la caravane jusqu'au cimetière des martyrs, franchissant, par l'énergie de leurs prières,

cette distance aller-retour qu'ils avaient coutume de parcourir au départ des caravanes. Mais ce cortège était particulier, et la généreuse récompense qu'ils en attendaient avait pour effet de hâter leur pas, les montures elles-mêmes paraissaient voler, portées par la beauté de la voix des dévots, le sable se dissipait sous leurs sabots, les versets joyeux semblaient porter la caravane sur leurs ailes.

*Le chameau, pleurant, est venu
poser sa tête entre tes mains
Tu as donné, ô Mohammed !
ta protection aux jeunes daims !*

S'apercevant soudainement qu'ils avaient dans leur course dépassé les maisons de terre du faubourg de Nawariya, ils rebrous-sèrent chemin, laissant la caravane poursuivre sa route en compagnie des sables, du silence, et de la ferveur des cœurs.

Trois guides accompagnaient la caravane, que la joie faisait voler au rythme des sabots qui dévoraient la distance les séparant encore du tombeau de l'Aimé. Mais cette ivresse ne pouvait qu'attirer la jalousie des démons, et chacun, dans la caravane, s'attendait à quelque surprise, une appréhension diffuse habitait les voyageurs et leurs guides.

Ils passèrent la première nuit à Diyar Badr, c'est là que surgit l'Ogresse, qui faillit emporter Faraj, mais les guides réussirent à le reprendre ; quand ils furent revenus avec lui au campement, la fièvre s'empara du nourrisson. Les guides disaient entre eux, à voix basse : "L'Ogresse n'est pas sortie comme cela du chemin, elle est venue du groupe des voyageurs..." Leur voix se fit sifflante lorsqu'ils en vinrent à préciser leurs soupçons : "Non, elle n'est pas sortie comme cela du milieu du chemin, elle n'a pas croisé notre route, Dieu seul sait ! Elle sera venue de l'œil de Sukayna, de ce regard malveillant qui a déjà troublé nos bêtes depuis que nous sommes partis sur le chemin qui mène à l'Aimé..." Le soir, autour des braseros à la cendre chaude, ils restaient silencieux, ne voulant pas dire la vérité à leur cheikh Nassib. Leur esprit à

tous était hanté par l'Ogresse, par ce phantasme qui habite les voyageurs.

“Le regard de Sukayna est une mer à la tranquillité trompeuse, ce sont des sables mouvants qui ensevelissent les plus puissantes caravanes, des sables faits de ces démons qui aspirent à une descendance, mais ne peuvent avoir d'enfants ; c'est pourquoi ils dressent des pièges pour s'emparer des enfants de toute espèce, des poussins, des petits d'animaux, des serpenteaux...”

Les guides dessinèrent des cercles protecteurs autour du col des bêtes, serrèrent leurs châles à motifs colorés autour de leurs têtes, et marchèrent en essayant d'éviter le regard de Sukayna, cette épouse effrayée de voir que son mari s'était pris d'affection pour un enfant adopté, n'ayant que froideur pour celui qui était issu de lui... Sukayna se sentait peinée, elle jeta un regard aigu sur la bosse du chameau qui portait le nourrisson et sa mère. L'animal gronda, et se secoua, dérangeant l'équilibre du palanquin ; il ne reprit son calme que lorsque le regard de la maîtresse se fut détourné du palanquin où se tenait la servante. Mais ses craintes continuaient à la tarauder. Elle pensait : “Pendant toutes ces années, cheikh Nassib, tu rassemblais tes forces pour mettre en moi une semence qui portât ton nom. Et voilà que maintenant, tu te disperses et donnes toute ton affection à un rival, un enfant d'esclaves... Tu as choisi une servante pour répandre ta semence virile, et ton nom... Que vas-tu devenir, mon seigneur et maître, quel sera ton destin ? Ne partages-tu pas mes craintes ? J'ai froid jusqu'aux os, toute notre chaleur vitale se dissipe en vain, sur cette route interminable...”

Les bêtes s'agitèrent et la terre frémit sous leurs sabots. Les guides prirent peur, et prononcèrent la formule rituelle : “Seigneur, protège-nous ! Il n'y a de force qu'en Dieu ! Protège-nous contre les démons qui hantent ces parages !”

Leurs voix s'élevèrent, entonnant un chant destiné à calmer les animaux et à repousser les menaces venues du désert sombre. Avec la mélodie, qui semblait sourdre de la terre et du ciel, une eau pure coulait, qui repoussait les démons nés du feu ardent de

l'envie, de la colère et de la jalousie... Le chant des guides flottait au-dessus du palanquin de Shara, et abritait la caravane tout entière sous les ailes des anges.

La crainte que Shara éprouvait pour son enfant était ressentie par tous. On eût pu entendre dans le silence le bruit étouffé de ses gémissements qui se mêlait au battement des sabots et au sifflement continu du vent chargé de poisons... Lorsqu'une brise empoisonnée venait effleurer le berceau, elle prenait un morceau de tissu trempé d'eau et de larmes, et le passait sur le petit corps. Elle-même était encore en période de relevailles, elle tenait une ceinture bien serrée sur son ventre, sur les conseils de la sage-femme. Elle serrait la ceinture et rêvait de voir de sa chair sortir un enfant de haute lignée... Personne ne pensait que Sanad pût arriver vivant à Médine, et cependant, il s'obstina, et resta en vie, tout le long de cette route sinueuse parsemée de champs de bataille et de martyrs sans nombre...

La nuit où ils arrivèrent à Médine, ils ne donnèrent pas tout de suite l'enfant à Zeyn, de crainte que la fièvre ne se communiquât à l'autre nourrisson, Mohsen. Les pleurs de Sanad, qui avaient quelque chose de déchirant, ôtèrent aux hommes de la caravane les paroles mêmes de bienvenue, qu'ils ne purent prononcer. L'enfant pleurait sans cesse, refusant le sein de sa mère, et jusqu'à l'eau dont on voulait humecter ses lèvres, sa peau devenait grise et ridée. A partir de minuit, Mohsen se mit à pleurer avec lui, on eût dit qu'un esprit de révolte et de colère s'était répandu dans tout le quartier. Alors Zeyn céda, et passant outre aux avertissements et aux craintes, elle donna le sein à Sanad. Celui-ci s'en empara avec une telle avidité que, dès la première tétée, il faillit absorber tout le liquide qu'elle avait dans les veines. Zeyn eut besoin d'être soutenue par Shara. Puis on lui donna des aliments qui favorisaient la lactation, on lui glissait entre les lèvres des gâteaux au miel et à la farine de sésame, et peu à peu le sein s'arrondissait entre les lèvres de l'enfant. La première nuit, il teta cinq fois, et les jours suivants davantage. Il suffisait désormais que les lèvres du nourrisson touchent le sein de Zeyn pour que le goût du sésame se

communiqué à tout son être et que le lait jaillisse, avec une telle abondance qu'elle eût suffi à nourrir une dizaine d'enfants... Mohsen de son côté se rassasiait mieux qu'il ne l'avait jamais fait, la fièvre quitta son frère de lait comme s'il n'avait jamais été malade.

Lorsque l'aube se lève sur la mosquée du Prophète, la lumière semble s'iriser de reflets verts venus du Sanctuaire abrité derrière des tentures, cette présence du Tombeau est plus forte que la rumeur de la vie à l'extérieur. C'est là que Shara vint se réfugier, avec son enfant. De la main droite, elle saisit la grille du portail, qui ne s'ouvre que pour laisser entrer les sacristains, et eux seuls. De la gauche elle tenait l'enfant, enveloppé de langes très simples, en accord avec la dignité austère du lieu, en coton de couleur verte. Appuyée contre la grille, elle murmurait ces mots d'une prière dont elle savait l'efficacité :

*Versez, versez en abondance
et demandez secours à Dieu
Demandez secours à Celui
dont le pavillon nous protège
La lune pleine s'est levée...*

Son chant ressemblait au souffle du vent entre les colonnes des portiques, les sons des mots se mêlaient à son propre souffle, à l'instar des femmes qui pleurent à voix basse devant le Tombeau, ou comme les litanies des derviches. Elle ne savait plus que demander pour son enfant, qui désormais entrait dans la confrérie des *sayyeds*, descendants du Prophète, son vœu le plus cher était réalisé. Il lui restait peut-être ceci : déposer le petit corps de l'enfant nourri du lait des femmes de la Famille prophétique entre les branches de l'arbre généalogique, parmi ses frères, abreuvés comme lui de cinq tétées quotidiennes, et comme lui rassasiés. Enfin elle pria au nom du Prophète, et murmura confusément des vœux, de ces vœux qu'on ne formule pas à voix haute, des vœux qui cependant ne vont guère au-delà de la demande du pain quotidien, mais parfois aussi ne demandent pas moins que la vie éternelle...